

L'Anglais de Vernon

Pour la commémoration du 60^e anniversaire du débarquement de Normandie, François Henriot, journaliste à Paris-Normandie, avait écrit un article sur Wally Parr, un ancien des Ox abd Bucks¹, ce bataillon d'infanterie légère qui avait atterri en planeurs dans les premières minutes du 6 juin 1944 avec pour mission la sécurisation du pont de Bénouville, que l'on allait appeler par la suite, précisément en hommage à la 6th Airborne, Pegasus Bridge. Tous ceux de ma génération ont vécu étant enfants cet épisode crucial du débraquement à travers le film de Darryl Zanuck. Lord Lovat porte un pull écru, une carabine en bandoulière, et c'est Peter Lawford, tandis que le major Howard a les traits de Richard Todd (on ne savait pas que Richard Todd avait véritablement pris part à l'action en tant que lieutenant parachutiste de la 6^e division aéroportée). Et comme Wally Parr habitait à Vernon, j'ai pensé qu'il accepterait peut-être de me recevoir, et que je pourrais rencontrer non pas un acteur de cinéma, mais un des héros de mon enfance. J'étais entré en contact avec le journaliste, qui très aimablement, m'avait mis en rapport avec Wally Parr.

Wally Parr avait déjà fait un récit assez complet à François Henriot, mais je voulais connaître cet homme qui avait participé à cette action dont allait pour partie dépendre le sort du débarquement de Normandie. C'était une chance qu'il habite en Normandie, et qu'il soit encore capable de témoigner car les plus jeunes des survivants du 6 juin avaient déjà 80 ans et commençaient à s'en aller. J'avais donc pris rendez-vous par téléphone avec Wally Parr, et me rendis à Vernon, tout fier de la Jaguar d'occasion que je venais d'acquérir. J'avais eu quelque difficulté à trouver le foyer pour personnes âgées où il résidait. Wally était veuf, son épouse, Irene Spear était décédée en 1986 et depuis 1991, vivait en France à Vernon. En venant aux commémorations à Bénouville, avait rencontré Louise, une Normande, avec qui il allait finir sa vie. Son logement était tout petit, manifestement exigu pour deux personnes. François Henriot m'avait prévenu, mais je m'attendais pas à ce dénuement. Sans trop réfléchir, je lui avais apporté une bouteille de vieux porto. Or l'habitude de boire un vieux porto à la fin du repas ou avec le fromage n'est répandue que dans une certaine classe sociale, ou chez ceux qui cherchent à en faire partie. De même, les Anglais boivent peu de whisky, contrairement aux Écossais et surtout aux Français, qui sont, le fait est assez méconnu, les plus gros consommateurs du whisky au monde. Et pour en rester à la Seconde guerre mondiale, et à un de ses acteurs principaux, Winston Churchill n'était pas véritablement porté sur le whisky. C'était dans le champagne Pol Roger qu'il puisait son énergie. J'aurais été mieux avisé d'apporter à Mr. Parr quelques bouteilles de nos excellentes bières d'abbaye, mais peu importe. Nous avons parlé, du 6 juin 44 bien entendu, mais je voulais aussi comprendre comment il en était venu à s'installer à Vernon.

La guerre terminée, Wally n'était pas resté dans l'armée. Il avait retrouvé la vie civile en 1946, dans une Angleterre appauvrie, épuisée par 5 années de guerre, où le travail était

¹ Très précisément, l'Oxfordshire and Buckinghamshire light infantry, bataillon de la 6^e brigade, 6^e division aéroportée britannique.

rare. Engagé volontaire dès 1939 à 17 ans, il n'avait aucune formation professionnelle et n'avait aucune compétence monnayable dans la vie civile. Et l'Angleterre n'avait rien à proposer aux militaires démobilisés : pas de GI Bill comme en Amérique², pas de mesures de réinsertion, pas de programmes de formation professionnelle. À chacun de se débrouiller comme il pouvait. Et dans l'armée, un excédent de cadres, officiers et sous-officiers...

« Je n'avais pas de métier, m'avait-il déclaré en toute simplicité, l'armée ne m'avait appris qu'une chose, à tuer des gens ». Et ce qu'il disait n'était que la stricte vérité. En tant que tireur d'élite, sniper, il avait pour mission l'élimination des personnes isolées occupant des positions stratégiques. « Je n'avais pas envie de devenir manoeuvre dans une usine Wally ni rester enfermé comme manutentionnaire dans un entrepôt, et je suis devenu laveur de vitres ». Il poursuivit cette activité pendant plus de quarante ans avant de la transmettre à son fils en 1977. C'était une profession dans laquelle on pouvait gagner très correctement sa vie en Angleterre à condition de ne pas ménager sa peine. Jusqu'à une époque récente, les maisons anglaises avaient toutes des fenêtres à guillotine, dont les vitres étaient difficiles à nettoyer de l'intérieur, de sorte que tous les particuliers, riches ou moins riches, faisaient appel à des laveurs de vitres indépendants, qui parcouraient les rues avec une échelle et quelques accessoires. L'investissement de départ était très réduit, j'ai appris par son fils que Wally Parr ne disposait pas même d'une fourgonnette, il n'avait pas le permis de conduire et se déplaçait à bicyclette. Comme beaucoup de travailleurs indépendants, devant faire face au quotidien à ses charges de famille (il avait épousé Irene Spear en 1940 et de leur union étaient nés 4 enfants), il n'avait pas été en mesure de se constituer une retraite suffisante. Son histoire apporte un rémoignage supplémentaire sur les conséquences de la guerre en Grande Bretagne, avec tous ces soldats démobilisés, dans un pays pratiquement ruiné, que personne n'a aidés, quels qu'aient été leurs faits d'armes et la valeur de leur sacrifice. De toute évidence il n'avait pour vivre que la maigre State Pension que touchent tous les Anglais et qui est la seule ressource de ceux qui n'ont pas retraites complémentaires et revenus annexes.

Nous avons aussi parlé de Bill Millin, qu'il avait entendu au petit matin, signalant enfin l'arrivée du commando venu en renfort, mais qu'il n'avait rencontré que bien plus tard. Et Bill Millin avait passé le pont en tête, marchant fièrement en sonnant de sa cornemuse sous la mitraille comme s'il avait été protégé par des forces surnaturelles. Qu'il ait eu beaucoup de chance, on peut le croire, car c'était déjà folie que de sonner au combat. Tous les sonneurs avaient été interdits lors de la Seconde guerre mondiale, tant les pertes lors du précédent conflit avaient été importantes. Mais Simon Frazer, 15^e Lord Lovat, était comme tout chef de clan, accompagné de son sonneur personnel. Lorsqu'il parlait du 6 juin 1944, Wally Parr ne pouvait se retenir d'évoquer ce qu'il n'oublierait jamais : l'odeur des cadavres, des cadavres d'hommes et d'animaux.

2 Le GI Bill est une loi votée en 1944 qui vise à faciliter la réinsertion des soldats démobilisés : financement d'études universitaires, de formations professionnelles, prêts etc.

J'ai vu moi même Bill Millin lors du concert de pipes and drums donné en son honneur à Coleville-Montgomery le 4 juin 2009. Il semblait heureux d'être fêté de la sorte non pas dans le cadre d'une cérémonie guindée (les « huiles » étaient retenus par la venue du président Obama) mais par les habitants de la région, les enfants et les petits-enfants des Normands qu'il avait contribué à libérer. Il était venu pour le 65^e anniversaire du débarquement, et je tiens à rappeler que ni le gouvernement britannique ni le gouvernement français n'avait cru bon de financer son déplacement et qu'il était venu aux frais du quotidien *The Sun*, un tabloïd pourtant méprisé par les gens « comme il faut ». C'était difficile d'imaginer un petit Bill de 20 ans, en voyant ce vieil homme, qui ne se déplaçait plus qu'en fauteuil électrique, entouré de sa famille. Et d'autant plus difficile que le grand public n'a jamais connu le jeune Bill Millin. On ne se souvient de lui qu'à travers le personnage qui apparaît dans le film *Le Jour le plus long*. Et le rôle est tenu par un sonneur qui a des faux-airs de Maréchal Montgomery, le pipe-major Leslie de Laspie. C'est le sonneur personnel de la Reine-mère, qui en 1962, à l'époque du tournage, a dépassé les quarante ans. Je n'ai pas osé aborder Bill Millin, j'ai bien senti qu'il était dans ses souvenirs et qu'il était déplacé de venir l'importuner pour lui faire signer une dédicace.

Peu de temps après ma visite à Vernon, j'ai appris que Wally Parr était très malade. Il avait demandé à retourner en Angleterre, non pas pour y être mieux soigné, mais parce qu'il sentait que sa fin était proche et qu'il voulait mourir au pays. Il avait été transféré à l'hôpital de Lewisham à Londres, dans le courant du mois de novembre. Il est décédé le 3 décembre 2005 et ses obsèques ont eu lieu le 16 décembre. Il avait la nostalgie de sa chère Angleterre : il écoutait chaque jour les informations de la BBC sur son vieux transistor et souhaitait finir sa vie entouré des siens. Les Français ne n'oublieront pas, ou du moins je l'espère.

J'ai ensuite pu rencontrer Barry, le fils de Wally, qui est venu à Bénouville présenter le livre qu'il avait écrit à la mémoire de son père, et qu'il a dû publier à compte d'auteur. Il m'en a du reste offert un exemplaire. Barry qui travaillait depuis 1974 avec son père, avait repris en 1991 la petite entreprise paternelle. À la suite d'une chute accidentelle, il a été contraint à prendre une retraite anticipée en septembre 2005 mais a pu se lancer dans sa passion, l'écriture. Car Barry, qui a quitté l'école à 16 ans, aime écrire, et il écrit plutôt bien.

J'ignore si son livre est toujours disponible dans le commerce :

What d'ya do in the war Dad? / by Barry Parr - Son of Wally. Trafford Publishing, 2006.- 268 p.
ISBN 1-4251-1073-8

Wally Parr était un personnage important dans le petit monde de Pegasus Bridge. Tant que sa santé le lui a permis, il n'a jamais manqué aucune cérémonie, et il était très fier d'avoir rencontré le Prince Charles. À cette époque, à Bénouville, il y avait d'un côté l'ASPEG, musée privé et d'autre part le Memorial Pegasus, le premier accusant l'autre de lui avoir subtilisé des pièces importantes (dont la cornemuse de Bill Millin) et pour tout

dire de lui avoir volé la vedette. Wally avait participé activement à la création du Memorial Pegasus, sans prendre ouvertement partie dans la bataille juridique qui a opposé Arlette Gondrée, l'héritière du café historique et présidente de l'ASPEG, au nouveau musée. À propos de cette "guerre des musées", je me souviens avoir échangé quelques mails avec Arlette Gondrée, qui me remerciait d'avoir mentionné son livre sur mon site Web. Rapidement, nos échanges ont tourné au vinaigre, car elle me reprochait avec véhémence de ne pas prendre parti, c'est à dire de ne pas prendre son parti ! À cette époque, il y avait encore quelques vétérans, accompagnés de leurs enfants. Et l'on voyait que la "guerre des musées" se doublait d'une "guerre des cafés", car il y avait ceux qui allaient au café Gondrée, et ceux qui allaient en face, aux "Planeurs". L'Anglais de Vernon n'est plus, et l'époque où les vétérans venaient en nombre commémorer le 6 juin 1944 est révolue. Il était temps de les écouter.

Philippe Rouyer, mars 2023